

Journal de Roubaix

Quotidien de Roubaix-Tourcoing et de la Région

ACHAT BIJOUX

Plus cher qu'ailleurs
BOUSQUET
- EXPERT -
42, rue de la Vierge, 42
ROUBAIX

BUREAUX
ROUBAIX, 49-51, Grand-
Rue, Tél. 237 33 et
237 34
TOURCOING, 23, rue
Carnot, Tél. 27.
LILLE, 11, rue Faidherbe
Tél. 430 31.
PARIS, 28, boulevard
Framhaire, Tél. Pro-
vence, 77 84.
BOULOGNE, 108, rue de
la Station, Tél. 8 64.
ANCIENS DIRECTEURS :
Jean Reboux
Alfred Reboux
Madame Alfred Reboux

SOUVENIRS D'UN ENTRETIEN AVEC MUSSOLINI

par Ernest PEZET, député,
vice-président de la Commission des affaires étrangères.

La prévision du comportement italien pré suppose l'exacte connaissance du vrai Mussolini, le Mussolini secret qui est sans doute — en dépit de tout — « italienisme ».

Ce qualificatif n'entend-il pas le secret de l'avenir ?
Cet espoir me conduit à évoquer le Mussolini de 1933 qu'il me fut donné d'approcher longuement, au soir du 25 septembre, à l'étape romaine d'un long voyage qui m'avait d'abord conduit aux bouches du Danube. C'était la publication de mon livre, *La Yougoslavie en péril*, qui me valait la flatteuse invitation du Duce.

— Je vous ai lu, me dit-il, à peine états-je assis devant lui. Je suis heureux de vous voir.

Encouragé, je développe :
— Hitlerisme égale néo-pangermanisme. Il survient à l'heure où les pays danubiens sont en proie à l'anarchie des idées, des sentiments et des économies. Chacun vit dans le passé, ou asservi au passé, — rancœurs, esprit de revanche, méfiance mutuelle, concurrence économique, nationalisme ombrageux, individualisme obtiné.

Pour tous, cependant, une même nécessité : pouvoir vivre sans quoi le vouloir-vivre national sera déçu, instable, compromis. Pour tous, une commune fatalité : l'Allemagne, client principal et principal fournisseur. Un danger commun : l'éternel esprit de domination politique de l'Allemagne, l'expansion économique se doublant pour elle, tout naturellement, d'une volonté d'hégémonie, l'une préparant l'autre, ou la conditionnant.

Le pouvoir-vivre des Danubiens et le besoin d'expansion germanique pourraient cependant s'accorder. Une condition première : que les Danubiens puissent librement coopérer avec l'Allemagne à leur prospérité. Un corollaire : l'Allemagne ne pouvant changer, ni être changée, parer au danger trop certain de son expansion pourtant incoercible par l'accord des Danubiens, organisant solidairement leurs échanges avec le III^e Reich, traitant avec lui collectivement et non isolément et, dès lors (dès lors seulement), respirant librement et vivant en sécurité. Sinon, l'hitlerisme, forme moderne du pangermanisme historique, bourré du danger d'exploit raciale, aurait raison, un jour ou l'autre, de tous les Danubiens, l'un après l'autre.

— C'est cela dit le Duce d'une voix ferme.

Les paumes à plat sur son bureau, se penchant en avant, il poursuivait :
— Oui, le « Drang nach Osten » va reprendre. Il faut l'arrêter, et tout de suite, dès sa première entreprise qui est l'Anschluss de l'Autriche. Ma position, je veux dire la position de l'Italie, notre aide résolue à l'Autriche nouvelle, en les connaît en Allemagne. On n'en est pas content. Qu'importe ! Il faut voir l'essentiel et l'urgent : soutenir l'Autriche, vite, à fond. On verra après. A moins de se résigner à la défaite, Dollfus ne peut agir autrement qu'il ne fait : donner une mystique, un sens national à l'Autriche, lui préparer une constitution à la mesure de sa nouvelle dimension. La tâche sera difficile. Qui dit « mystique », dit sacrifice, mort, peut-être. De leur naturel, les Autrichiens, gens de conversation, agiles politiques de café, n'y sont pas préparés.

Je propose cette synthèse de mes observations d'enquêteur :
— Anarchie danubienne, désordre européen, paix incertaine.
— Bonne formule, dit le Duce.

Toute la réalité y est enclose. Reconnaissez-le. Les traités ont souvent violé les lois de la géographie humaine. Politique déraisonnable. On commence à s'en rendre compte. On s'oriente ici ou là, semble-t-il, vers les solutions rationnelles. C'est lent.

Quand les intéressés seront d'accord sur le Danube et aux Balkans, alors seulement les grandes puissances, France, Angleterre, Allemagne, Italie, pourront, en Europe centrale, se rencontrer pacifiquement, y coordonner leurs vues et leurs intérêts. Que la France se hâte. L'Italie, elle, se hâtera de son côté. Vous n'avez pas à craindre qu'elle prétende exercer en ces régions une action exclusive : elle ne le veut ni le peut. Seule, elle ne saurait mettre en œuvre les possibilités et satisfaire les besoins de l'Europe centrale ; opérer seule la remise en ordre et le sauvetage de ces états désaxés. L'Italie n'y prétend pas. Une chose est sûre : de notre action au cœur de l'Europe et aux Balkans, la France, moi-même que quiconque, ne saurait s'inquiéter. Rien de ce que nous pouvons faire là n'ira à l'encontre de ses vrais intérêts. Bien au contraire, finalement, quoi qu'il arrive, la France ne pourra que s'en louer. Sa crainte ? Que la guerre ne sorte de là, n'est-ce pas ? Or, quel est mon rôle, sinon de créer là une situation qui exclue la guerre.

« Le vrai problème de la France ? Le Rhin.
« Le nôtre ? Le Danube et l'Adriatique... »

« Nous, Italiens, nous pouvons nous opposer, mieux aujourd'hui qu'autrefois, à la marche en avant du germanisme conquérant. Nous avons nos frontières naturelles, plus de force d'inertie, plus de forces tout court. »

Et, l'air un peu narquois :
— Ah ! je sais : la parenté raciale austro-allemande, le « Deutschstum » !...

« Allemands, soit. La même langue, d'accord. Mais, depuis quand la langue et la communauté raciale suffisent-elles à créer la solidarité étatique, la communauté politique ? Alors, il vous faudrait prendre la Wallonie et la Suisse romande ? Ce n'est pas sérieux. La même histoire ? Allons donc ! Elle fut séparée, voire contraire. Sadowna n'est pas si lointain ! »

(Lire la suite page 2.)



Ph. France-Press (83.565)
M. Jacques Copeau,
qui vient d'être nommé administrateur intérimaire de la Comédie-Française, en remplacement de M. Edouard Bourdet, qui, victime d'un grave accident d'automobile, n'est pas encore rétabli



Ph. Keystone (A.8.147)
Georges Carpentier, sergent de l'armée de l'air, qu'on voit ici entre deux officiers français et un officier britannique, a arbitré plusieurs combats de boxe organisés par l'armée britannique... quelque part en France.

PREMIER MAI DE GUERRE

M. Paul Reynaud exalte le rôle du travail dans l'œuvre de collaboration qui doit aboutir à la victoire

La grandeur du soldat, c'est le péril, la grandeur de l'ouvrier, c'est l'effort

Voici le texte du discours radio-diffusé qui a été prononcé mardi soir, par M. P. Reynaud, président du Conseil :

Nous sommes aujourd'hui le premier mai ; un premier mai de guerre. En ce jour où vous travaillez parce que c'est la guerre, je m'adresse à vous, ouvriers de France, comme un chef militaire s'adresserait à une armée.

Car vous êtes une armée. Sans vous, l'armée des combattants se fait sans force. La formidable machine de guerre qui est en face de nous et qu'il faudra vaincre, elle est née dans la fumée des usines allemandes. Elle a été forgée et elle est aujourd'hui ravitaillée par un travail allemand forcé. C'est la loi de la guerre moderne ; c'est notre loi, comme celle de l'ennemi.

En temps de paix, ce qui dépend du travail, c'est le bien-être ou la misère. En temps de guerre, c'est bien plus : c'est la victoire ou la défaite.

Quelle est notre grande revendication à tous dans cette journée ? Des intérêts particuliers ? Non ! Nous sommes tous engagés dans une grande œuvre collective. Nous avons tous un rôle à jouer, un rôle qui n'est pas celui de l'individu sans le salut de la patrie. Notre revendication à tous, c'est de pouvoir vivre en hommes libres ; c'est que, après nous, nos enfants puissent vivre en hommes libres.

Tant de pays en Europe savent aujourd'hui ce que signifie l'arrivée des troupes motorisées allemandes dans une ville : la malmenée sur les édifices publics, les salaires réduits, les portions diminuées, ceux qui murmurent ou qui osent regarder les envahisseurs dans les yeux jétés au cachot.

Ce combat pour la liberté, c'est aujourd'hui notre raison de vivre. Ce combat sera dur. Mais est-ce que la liberté ne mérite pas des sacrifices ?

Atteint par la D.C.A., un bombardier allemand s'abat en flammes sur une ville anglaise et fait explosion

LES QUATRE AVIATEURS ET DEUX CIVILS SONT TUÉS Il y a cent cinquante-six blessés

Londres, 1^{er} mai. — Le ministère de l'air et le ministère de la sécurité nationale ont publié mercredi matin le communiqué suivant :
« Tard, hier soir, des avions ennemis ont approché de la côte-est en plusieurs points ; les canons de la D.C.A. ont ouvert le feu, et un appareil ennemi s'est écrasé d'une ville de la côte de l'Essex et a pris feu.
« Avant de s'abattre au sol, l'avion allemand avait lancé des fusées éclairantes.
« Par la suite on a pu entendre que c'est à Clacton, dans le comté de l'Essex, que s'est abattu le bombardier.
« Le bilan des victimes est de six tués, y compris les quatre occupants du bombardier allemand n'ont pas été de l'avion, et de cent cinquante-six blessés, dont trente-quatre sont assez gravement atteints.
« Une cinquantaine de maisons ont été endommagées. Plusieurs d'entre elles ont été complètement démolies.
« L'avion prit feu après une violente explosion qui fut entendue à plus de vingt milles de distance et qui brisa les vitres de maisons situées à l'autre extrémité de la ville.
« Selon l'opinion d'une vigile, presque toutes les personnes qui ont été blessées l'ont été parce qu'elles avaient voulu regarder aux fenêtres ; elles ont été atteintes par des éclats de vitres.
« Un abri qui se trouvait à quelques mètres à peine de l'endroit où tomba le bombardier allemand n'a pas été touché, et de ses occupants, il n'y a eu aucune victime. »

M. Mussolini a donné à l'ambassadeur des États-Unis l'assurance que l'Italie n'abandonnera pas la non belligérance à bref délai

M. Mussolini a reçu, mercredi, l'ambassadeur des États-Unis, M. William Phillips, désireux de s'informer des intentions italiennes en présence des développements récents de la situation internationale, en général, et de la situation en Méditerranée, en particulier.

Dans les milieux américains de Rome, on affirme que M. Mussolini a donné à l'ambassadeur des États-Unis l'assurance que l'Italie n'abandonnera pas la non-belligérance à bref délai.

A Washington, dans l'entourage du département d'État, on estime que l'attitude de M. Mussolini serait motivée par les raisons suivantes :
1^o La forte impression produite par la décision de l'Angleterre de détourner son commerce de la Méditerranée, ce qui est interprété comme la preuve que les Alliés sont prêts à envisager toutes les éventualités.
2^o L'impréparation économique, militaire et psychologique italienne pour une participation immédiate à la guerre aux côtés de l'Allemagne.
Les milieux militaires et politiques américains estiment toutefois que la politique italienne reste imprévisible et susceptible de modification presque instantanée, si M. Mussolini le juge utile dans l'intérêt du fascisme italien.

Malgré la répugnance connue du peuple italien à entrer en guerre contre les Alliés, les milieux informés de Washington admettent que M. Mussolini reste le maître de la situation et qu'il rencontrerait peu de difficultés à entraîner l'Italie dans la guerre s'il prenait cette décision.

M. Sumner Welles, depuis son retour d'Europe, a essayé d'orienter la politique américaine vers la conciliation envers l'Italie, pensant que l'action diplomatique américaine pourrait aider les Alliés à maintenir le statu quo en Méditerranée pendant les prochaines semaines critiques.

L'impression dominante des milieux diplomatiques de Washington est que le Reich exerce une très forte pression sur les Italiens pour les persuader que la guerre de Norvège démontre la supériorité écrasante de l'aviation allemande sur les flottes alliées.

Or, il n'apparaît pas que M. Mussolini en soit absolument convaincu. On prévoit donc qu'il maintiendra son attitude autant que possible, en se bornant à soutenir Hitler par des manifestations diverses.

BILLET PARISIEN

Le devoir de l'arrière

PARIS, 1^{er} MAI (Minnis).
Dans une allocution familière, qui s'adressait aux ouvriers français, M. Paul Reynaud, président du Conseil, a montré la nécessité de l'effort demandé aux Français de l'arrière. Il a justement souligné la solidarité qui unit les soldats aux travailleurs des usines. Sans les premiers, les seconds pourraient tout perdre en perdant la liberté. Sans les seconds, les premiers seraient à la merci de l'ennemi qu'ils ne pourraient combattre à armes égales. Selon l'expression dont s'est servi M. Paul Reynaud, ils seraient assassinés dans les dos.

A ce devoir impérieux défini d'une façon saisissante par le président du Conseil, les ouvriers des usines se sont-ils débrouillés depuis le début de la guerre ? Non, et M. Paul Reynaud a pu rendre à leur labeur l'hommage qu'il mérite.

C'est que les ouvriers français ont compris l'enjeu de la lutte. Ils savent que les démocraties occidentales, en même temps que pour leur propre existence, luttent pour les principes de liberté et de dignité humaine auxquels ils attachent à bon droit un si grand prix. Ils sont donc prêts à accroître encore leur effort, s'ils le sentent nécessaire au salut commun.

Ils savent bien, en effet, que la guerre est entrée dans une phase sévère. « Cette guerre sera dure », a dit M. Paul Reynaud. Dans leur bon sens, les travailleurs français des usines ont des champs ont même deviné tout ce que les nécessités de la défense nationale n'ont pas toujours permis de leur préciser.

M. Chamberlain ferait aujourd'hui une déclaration sur la situation

Londres, 1^{er} mai. — M. Chamberlain a annoncé à la Chambre des Communes qu'il espérait être en mesure de faire une déclaration jeudi sur la situation en Norvège.

LA GUERRE EN NORVÈGE

Les forces d'invasion d'Oslo et de Trondhjem auraient opéré leur jonction

PRÈS DE DOMBAAS, LES TROUPES BRITANNIQUES ONT DU SE REPLIER



Ph. SAFARA (83.452)
Le fjord de Geranger. Au premier plan, la petite ville de Merok.

Dans les milieux militaires français on s'efforce de proposer des deux colonnes allemandes signalées comme progressant de la région de Tynset, en Oestlandet, en direction d'une partie de Ulsberg, et d'autre part, de Hjerking, que le détachement de ces détachements a pu déboucher à Hjerking.

Il est donc possible d'en conclure que Dombås a été atteint, à la fin du sud-est par une colonne allemande remontant par le Gudbrandsdal et le nord-est par une colonne débouchant sur Hjerking.

Après de vaines tentatives qui se dirigeaient vers Ulberg, on n'a aucun renseignement de sources militaires officielles. On peut cependant admettre l'hypothèse que ce sont des éléments avancés de cette colonne qui ont pu entrer en contact avec les forces allemandes de la région de Trondhjem.

La destruction du grand pont métallique sur le Glommen, au nord de Roros, a empêché, jusqu'à présent, le développement de la poussée allemande remontant par le Gudbrandsdal et en direction de Støren. Les Allemands n'ont pu jusqu'à présent que détacher des éléments motocyclistes dans cette direction.

L'activité aérienne semble, par ailleurs, avoir été plus faible qu'au cours de journées précédentes. Elle reste cependant très vive. Les Anglais ont bombardé de nouveau l'aérodrome d'Oslo et se sont livrés à de nombreuses reconnaissances.

Les Allemands ont continué de bombarder les voies de communication et les ports, notamment ceux de Andalsnes, Molde et Narvik.

Dans la région de Narvik, on déclare que la situation est sans changement.
De la Norvège méridionale on signale que les troupes allemandes qui avaient occupé, il y a quelques jours, la petite ville de Toss, ont progressé à l'est de Bergen, le long de la voie ferrée vers Oslo, mais on n'a aucun renseignement précis sur l'ampleur de cette progression.

Le communiqué britannique
Londres, 1^{er} mai. — Voici le communiqué du War Office :
« Dans la zone de Narvik occupée par les Alliés, les effectifs ont été renforcés et les opérations se poursuivent de manière satisfaisante.
« Sur le front de Narvik, la situation est sans changement.
« A Dombås, après une résistance acharnée à des attaques violentes de l'ennemi, nos troupes se sont repliées sur des positions préparées à l'avance. »



Ph. SAFARA (83.539)
La petite ville d'Ulvik, dans le fjord d'Hardanger, d'où les Allemands ont été repoussés.



Ph. Keystone (83.364)
Le premier mai... Un soldat achève un brin de maugot